Christian Soleil

Le Groupe de Bloomsbury

Un kaléidoscope anglais

Edilivre

EXTRAIT

Sommaire

Le groupe de Bloomsbury
La revanche de l'individu 5

Maynard Keynes, ou l'introduction
du freudisme en économie 19

Duncan Grant :
Les reliefs d'un artiste 35

Duncan Grant :
Un highlander à Bloomsbury 53

Les ateliers Omega 67

Bloomsbury :
Un triangle artistique 73

Le journal de Virginia Woolf :
Au cœur de l'usine 77

Virginia Woolf
à Bloomsbury-sur-mer 83

Virginia Woolf à Cassis 117

Virginia Woolf revient ! 121

Rencontre avec Angelica Garnett 125

EXTRAIT

Henrietta Garnett :
Dans les pas de Bloomsbury 149

Angelica Vanessa Garnett :
Une enfant de Bloomsbury 179

Conversation anglaise 183

Arts et démocratie :
Les espoirs sociétaux d'un idéaliste anglais 193

EXTRAIT

Le groupe de Bloomsbury
La revanche de l'individu

Le groupe de Bloomsbury est une petite association informelle d'artistes et d'intellectuels qui vivaient et travaillaient dans le quartier de Bloomsbury à Londres au début du XX^{e} siècle. L'une des personnalités les plus connues de ce groupe était l'écrivain Virginia Woolf. Ce n'était pas un groupe constitué. Tout au plus une réunion d'amis. Leur lien était avant tout affectif. En tout et pour tout, pas plus d'une douzaine de personnes à la fois auraient pu se réclamer de ce groupe.

La vie et l'œuvre des membres du groupe de Bloomsbury figurent parmi les manifestations culturelles et littéraires les plus fondamentalement anglaises dans leur essence comme dans leurs pratiques. L'Angleterre sort d'une ère victorienne très corsetée. La plupart des membres du groupe appartiennent à une bourgeoisie intellectuelle aux vues plutôt libérales, pour ne pas dire libertines. On se réunit au coin du feu à Gordon Square, dans une maison de campagne dans le Sussex, on fait des

EXTRAIT

pique-niques. Comme l'a dit un anonyme, « les membres de Bloomsbury se réunissaient en cercles, vivaient dans des squares et s'aimaient en triangles ».

Leur identité fortement anglaise ne les empêche pas de fasciner des foules dans le monde entier, aux Etats-Unis, en Chine, au Japon et ailleurs. Ce groupe qui n'en était pas un, qui ne disposait d'aucune autre charte commune, d'aucun autre manifeste que l'influence partagée des écrits et de la pensée de G.E. Moore, la force de l'amitié, celle de la conversation, l'amour de l'art et une certaine confusion des sentiments et des désirs, finit par s'imposer par sa cohérence d'ensemble, la modernité « révolutionnaire » de sa production, son adéquation parfaite à son époque, le regard courroucé que porte sur lui la bien-pensance post-victorienne, la tendresse parfois naïve de certains de ses admirateurs qui adhèrent autant à son mode de vie qu'au corpus artistique qu'il a contribué à installer dans l'histoire du XX^{e} siècle.

L'un des principaux centres d'intérêt des membres du groupe de Bloomsbury portait sur les vies, les œuvres et les réflexions de leurs amis au sein même du groupe. On écrivait sur soi, sur les agissements des autres, on s'écrivait des lettres innombrables, on pratiquait volontiers l'autoanalyse, on inventait une nouvelle forme de roman fondé sur les « flux de conscience », on introduisait la psychanalyse en Angleterre, on traduisait et on éditait Freud, on imposait le postimpressionnisme à la française au sein d'une bourgeoisie anglaise réticente pour ne pas dire scandalisée, on vivait entre soi autour de Gordon Square à Londres ou dans l'ancienne ferme de

EXTRAIT

Charleston dans le Sussex mais on restait ouvert aux influences extérieures et notamment parisiennes.

Pour autant, c'est en se serrant très fort contre eux-mêmes que les « Bloomsberries », comme les ont parfois appelés leurs détracteurs, ont pu toucher à l'universalité des sentiments, des émotions et de la création artistique. En parlant d'eux-mêmes, en peignant les portraits de leurs amis écrivains, artistes ou mécènes, en s'intéressant aux talents immenses et aux réalisations définitives de leurs proches.

Le fameux groupe de Bloomsbury naît à Londres en 1904. Les sœurs Stephen, Vanessa et Virginia – la future Mrs Woolf – viennent de s'installer dans le quartier du même nom et, en quittant Kensington, de rompre avec l'ordre victorien. L'une veut être peintre, l'autre écrivain. Leur frère, Thoby, ramène à la maison ses amis de Cambridge. Pendant les « soirées du jeudi », la conversation intellectuelle est le divertissement. En 1906, Thoby meurt et Vanessa épouse Clive Bell. En 1912, Virginia épouse Leonard Woolf. Ces parentés scellent l'alliance de la famille d'élection rassemblée déjà par la création artistique et le génie des lieux. Les peintres : Vanessa Bell, Roger Fry, Duncan Grant. Les critiques littéraires, essayistes et écrivains : Leonard Woolf, Lytton Strachey, Virginia Woolf. Et John Maynard Keynes en personne. Tous participeront à cette aventure qui invente un style de vie au-delà du conformisme, et aussi du « continent qui les ignore mais dont ils se nourrissent ». Être ensemble, faire ensemble, et aimer librement : tel est l'esprit novateur et provocateur de Bloomsbury.

EXTRAIT

Les artistes de Bloomsbury répondent plus ou moins à l'injonction de Matisse, qui écrivait dans ses *Notes d'un peintre* en 1908 : « Une œuvre d'art doit porter en elle sa signification complète et l'imposer sur le spectateur avant même qu'il puisse en identifier le sujet. » Ainsi, Roger Fry, le principal porte-parole de Bloomsbury en matière d'esthétique, déclarait en 1913 que les artistes devaient « abandonner toute idée de ressemblance imitative et viser à la création de formes absolument nécessaires. » Certes, il ne semble pas que Roger Fry lui-même ait cédé à ce précepte. Ses propres portraits de ses amis Clive Bell ou Bertrand Russell portent indubitablement la marque de la ressemblance. L'essentiel, pour Roger Fry, résidait dans la « caractérisation imaginative », un ingrédient que l'on trouve dans des mesures variables dans les expositions répétées consacrées au groupe de Bloomsbury.

C'est à partir de 1910 que le groupe prend toute son ampleur. Ses membres se réunissent régulièrement pour sacrifier à l'art de la conversation, au compagnonnage et pour recharger leurs batteries créatives. Ils continueront avec les années de faire allégeance à leur philosophie partagée d'une société idéale, même si une guerre mondiale et trois décennies de glissements tectoniques dans l'univers politique européen changeront le climat à bien des égards. Ils n'avaient ni objectif ni mission. Ils n'étaient pas des créatures politiques au sens ordinaire du mot, même si certains d'entre eux furent engagés en politique, comme Léonard Woolf, intellectuel membre du Parti Travailliste, ou Julian Bell dans la guerre d'Espagne aux côtés des Républicains.

EXTRAIT

Le groupe de Bloomsbury n'était pas un groupe constitué. Il n'avait pas de statuts ni de rituels d'intégration. Il n'y avait pas besoin de montrer ses papiers à l'entrée, et aucune initiation n'était nécessaire. Il s'agissait d'un cercle mouvant d'amis, ou plutôt de cercles concentriques de personnalités plus ou moins centrales ou proches. S'il est très facile de lister les étoiles qui brillaient au firmament du groupe, il est moins aisé de définir les planètes qui gravitaient autour, les météores qui le traversèrent pour un temps ou les invités d'un soir. Bref, il n'existait aucune règle pour faire partie de Bloomsbury, aucun comité de direction, aucune hiérarchie officielle. On méritait son inclusion ou non en fonction de ses amitiés, de son intérêt personnel, de ses talents, de la curiosité ou du désir que l'on était susceptible de provoquer chez les autres membres. Le groupe fonctionnait seulement par interactions réciproques, il vivait par ses réunions artistiques, par ses dîners impromptus au cours desquels tous les sujets, des plus sérieux aux plus triviaux, pouvaient être abordés et soumis à discussion ou à contemplation. Ces échanges intellectuels servaient d'influence essentielle pour les travaux individuels de chacun des membres du groupe.

Les membres de Bloomsbury ne partageaient aucune idéologie, aucun système de pensée, aucun idéal politique ni même véritablement esthétique. Ils n'étaient aucun sujet qui puisse mettre tout le monde d'accord, et telle n'était pas leur intention. Certains des écrits les plus stimulants générés par le groupe sont nés de leurs désaccords et de leurs débats sans fins. On peut sans trop de risque affirmer que la plupart des membres de Bloomsbury se situaient dans

EXTRAIT

une ligne progressiste, socialisante et de gauche, mais chaque individu exprimait ses idées de manière très différente. Quel rapport entre le socialisme bourgeois tout à fait « bobo » de Virginia Woolf, l'engagement travailliste construit de Léonard et l'esprit guerrier de Julian Bell qui ne trouvera de repos que dans une mort prématurée à proximité du champ de bataille ? Virginia Woolf, dans son journal, rapport une scène pendant le Blitz : elle doit comme ses voisins se réfugier de longues heures dans un abri souterrain. En sortant, elle loue le ciel de ne pas habiter dans un quartier de pauvres mal éduqués parce qu'elle n'aurait pas supporté leurs cris !

S'il fallait citer un texte fondateur de l'esprit du groupe de Bloomsbury, ce serait probablement *Principia Ethica* de George Edward Moore. Moore était contemporain des « Bloomsberries » et l'un des philosophes anglais les plus influents du début du XX^{e} siècle. Il raille toutes les écoles de pensée incapables de fournir des avancées tangibles et pratiques pour les sociétés humaines. Il était consterné que les sciences naturelles aient pu connaître des progrès si radicaux tandis que la recherché philosophique restait largement à la traîne. De toutes ses contributions, sans doute ses formulations sur l'éthique sont-elles celles qui ont connu le plus de résonance à l'époque et dans une certaine mesure encore aujourd'hui.

En bref, Moore explique que le « bien » n'est pas une chose que l'on peut décrire ou définir avec d'autres mots. Le bien est simplement connu pour ce qu'il est par tous les êtres rationnels. Il lie ensuite à cette approche l'idée qu'il n'existe pas de « valeur

EXTRAIT

intrinsèque » aux choses ou aux idées qui dépasserait leur fin utilitaire. En d'autres termes, une idée ou un sentiment peut être correct et bon sans avoir à le prouver et sans avoir besoin de produire du bien pour les autres. Le groupe de Bloomsbury prit l'idée de valeur intrinsèque très à cœur, fondant l'essentiel de leur activisme politique sur la croyance dans le fait que leurs idées étaient naturellement bonnes.

Un des aspects significatifs du groupe de Bloomsbury réside dans le fait que ses membres, pour la plupart, n'ont pas connu la gloire avant une période bien plus avancée de leur vie. Au tout début du XX^{e} siècle, quand ils organisent leurs soirées et tiennent leurs réunions informelles, la plupart des participants sont de purs inconnus. Les hommes du groupe sont étudiants à King's College et Trinity College qui appartiennent tous deux à l'université de Cambridge, réputée pour son esprit progressiste quand celle d'Oxford développe une image plus conservatrice. Tous sont des étudiants très actifs et engagés au sein de l'université. Pour autant, leurs idées ne sont pas forcément très conformes par rapport à leurs autres camarades. La plupart des membres du groupe de Bloomsbury développent en effet sur la société humaine des concepts très spécifiques qui se situent au-delà du radicalisme ordinaire de l'époque. Ainsi, l'affirmation assumée de l'homosexualité, si elle apparaît conforme aux valeurs de notre époque, était majoritairement considérée comme une erreur morale très grave au début du XX^{e} siècle. De la même manière, un grand nombre des membres du groupe interrogent l'idée du mariage traditionnel monogame. Plusieurs d'entre eux valorisaient et pratiquaient la polygamie – avec des

EXTRAIT

partenaires romantiques consensuels et multiples. L'idée d'une libération sexuelle de cette ampleur en pleine ère édouardienne était inimaginable. Volontairement ou non, les Bloomsberries auront tout fait pour apparaître dans leur époque comme des provocateurs et des déviants. Il n'en reste pas moins indéniable qu'ils auront participé à renouveler les discours et les perspectives sur un grand nombre des débats de leur époque comme de celles qui ont suivi.

La personnalité phare du groupe de Bloomsbury était Virginia Woolf, née Adeline Virginia Stephen. Elle descendait d'une famille aisée d'éminents victoriens. Son père, Sir Leslie Stephen, était un écrivain accompli. Il eut une influence considérable sur le développement intellectuel de sa fille. A sa mort en 1904, Virginia, sa sœur Vanessa et leurs deux frères, Thoby et Adrian, quittèrent le quartier bourgeois et conventionnel de Kensington pour s'installer dans un appartement du quartier plus bohème de Bloomsbury. Les fondements du groupe étaient ainsi mises en place. Virginia était un écrivain très doué dès son plus jeune âge. Ses essais, comme *Une Chambre à soi*, sont des pierres angulaires de l'histoire de la littérature féministe. Elle a aussi beaucoup écrit sur des sujets strictement littéraires et ses théories sur la fiction ont attiré l'attention de nombreux critiques. C'est pourtant dans le roman que Virginia Woolf a trouvé sa forme d'expression la plus naturelle et la plus authentique. *Mrs. Dalloway*, publié en 1925, montre toute la gamme de ses talents et met en exergue l'effervescence du style « flux de conscience » qui l'a rendue célèbre. Il ne fait aucun doute que les écrits de Sigmund Freud ont eu une profonde influence sur l'artiste Virginia Woolf, mais

EXTRAIT

elle a donné à sa production créative une vitalité qui lui est propre. Son style intériorisé fait passer des émotions poignantes avec lesquelles l'acte psychanalytique prend évidemment ses distances.

Virginia et Léonard Woolf se marièrent en 1912. Leur couple fut à la fois intime et professionnel. Née dans une aisance certaine, Virginia n'avait pas besoin de faire un bon mariage en termes de sécurité financière. Léonard n'était pas riche mais il était un excellent écrivain doté d'un esprit vif comme une lame de rasoir, une qualité qui rendait à l'évidence Virginia admirative. Ils partageaient un grand nombre de points de vue sur le plan politique. En 1917 ils fondèrent la Hogarth Press, une maison d'édition qui allait publier plusieurs des meilleurs auteurs de la littérature, fictions ou essais, dont les *Poèmes* d'Eliot ou les toutes récentes traductions de Sigmund Freud. Le travail de la Hogarth Press pour mettre en lumière les nouveaux auteurs émergeants a été essentiel pour le lancement de la carrière d'un grand nombre des meilleures plumes de Grande-Bretagne.

Un autre des membres fondateurs de Bloomsbury était le critique et biographe Giles Lytton Strachey. Dans les premières années de sa vie d'adulte, Strachey était surtout préoccupé de se construire un capital suffisant pour vivre dans un certain confort. Il comptait donc beaucoup sur la générosité de ses amis et de sa mère pour disposer d'un lieu pour vivre et de temps pour écrire. Il n'eut jamais une très bonne santé : il traversa de nombreuses périodes de maladie et des épisodes dépressifs. Un des premiers ouvrages marquants publiés par Strachey fut *Landmarks of French Literature*. Si le livre ne réalisa pas de ventes

EXTRAIT

exceptionnelles, il installa Lytton dans l'esprit du public comme l'un des meilleurs critiques de sa génération. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Lytton Strachey n'était pas considéré comme un des étudiants les plus brillants quand il passa ses examens. Il se vit même refuser l'entrée au Balliol College qu'il aspirait à intégrer et il dut se rabattre sur Trinity College. *Landmarks of French Literature* posait d'emblée un ton cosmopolite qui serait partagé par l'ensemble des membres du groupe de Bloomsbury. D'ailleurs, Lytton Strachey voyagea autant que sa santé et ses moyens financiers le lui permirent, et ses différents séjours à l'étranger allaient lui fournir la nécessaire inspiration pour ses écrits. Les amitiés qu'il noua à Cambridge figurent sans doute parmi ses expériences les plus déterminantes, de même que les conversations auxquels il participa au sein du groupe de Bloomsbury.

Pendant qu'il travaillait à sa thèse à Cambridge, Lytton Strachey devint très ami avec Thoby Stephen et avec Clive Bell. Ces trois camarades, auxquels il faut ajouter les deux sœurs de Thoby, Virginia et Vanessa Stephen, formaient le cœur originel du groupe. Si ses amis eurent très tôt conscience du talent de Lytton, ce dernier n'en attendit pas moins près de dix ans avant de commencer de travailler à son ouvrage *Victoriens éminents*. C'est ce titre qui allait cimenter sa réputation comme l'un des plus grands biographes de son époque. Son objectif était de déconstruire le mythe qui s'était cristallisé autour de la période victorienne dans les imaginaires anglais et américains notamment. Une mission à laquelle il s'attela avec un esprit humoristique et irrévérencieux qui était très nouveau dans le genre biographique.

EXTRAIT

Victoriens éminents est une étude des quatre personnages essentiels de l'histoire britannique du XIX^{e} siècle. L'une des forces de Strachey dans cette œuvre consiste dans la déconstruction de ces figures archétypales qu'il contribue ainsi à humaniser. Il démonte l'idée couramment admise selon laquelle la période victorienne serait une époque de grande exigence morale : il en fait même un moment de totale décadence dans l'histoire de son pays. Dans cette perspective, Strachey redéfinit la fonction même de la biographie ainsi que son utilité. A la sortie de ce titre, la critique fut unanimement positive. Si quiconque avait douté que le monde occidental venait d'entrer dans une nouvelle ère de son histoire, Strachey aurait dissipé les doutes.

L'un des membres les plus accomplis du groupe de Bloomsbury était le célèbre romancier E.M. Forster. La plupart des écrits sur le groupe le placent plutôt en périphérie de Bloomsbury, mais son influence sur les autres membres et leur influence sur lui fut déterminante. La spécificité de Forster réside dans le fait qu'il est arrivé sur le tard dans le groupe de Bloomsbury. Il avait alors déjà construit sa réputation d'écrivain de premier ordre. Ses romans sont des observations très détaillées et très critiques de l'état de la société britannique dans la période édouardienne, c'est-à-dire la société de la fin de l'ère victorienne mais pas encore ancrée dans la modernité. Ses écrits montrent qu'il ressentait avec une certaine acuité l'incertitude et les doutes qui traversaient toutes les strates de la société britannique. Par contraste avec la rigidité et la routine de la classe moyenne britannique, Forster avait beaucoup de considération pour la vie paysanne grecque ou

EXTRAIT

italienne. Grand voyageur, Forster était un véritable homme de l'Empire. Ce qui ne l'empêchait pas de développer parfois un regard très critique sur les aspectes les moins glorieux de l'impérialisme britannique. Son dernier roman, *La Route des Indes*, souligne le gouffre culturel immense qui séparait l'Angleterre de sa colonie la plus chère.

Romanciers, journalistes, peintres, philosophes, critiques : les membres de Bloomsbury se recrutaient parmi de nombreuses professions créatives et intellectuelles. Même John Maynard Keynes, le célèbre économiste, était un des membres les plus influents du groupe. La mosaïque de professions et de poursuites intellectuelles représentées par Bloomsbury rendent le groupe unique et étend son influence bien au-delà de ses étroites limites. Leurs idées radicales sur de nombreux sujets en faisaient des cibles privilégiées pour les moqueries des médias de l'époque. Leurs vies privées, qui ne l'étaient plus guère du fait de leur extrême visibilité médiatique, prêtaient le flanc aux ragots : les relations extra-maritales et poly-amoureuses étaient devenues des marronniers dans les tabloïdes conservateurs. Leurs modes de vie peu conventionnels favorisaient le rejet de leurs contemporains, de même que leur immense attraction pour la culture française, peu fréquente en Angleterre en-dehors des élites intellectuelles. Le poète Roy Campbell fait une satire des Bloomsberries dans son ouvrage *The Georgiad* dans lequel il les présente comme « des intellectuels sans intellect ». Ils furent également très fortement critiqués pour leur élitisme, leur athéisme et leurs sentiments supposément antipatriotiques parce que fortement teintés de pacifisme et d'internationalisme. Si ces

EXTRAIT

critiques n'étaient pas dénuées de fondements, elles s'avéraient souvent fort simplificatrices : la réalité était beaucoup plus complexe et nuancée.

Une chose est sûre : le groupe de Bloomsbury n'a pas cherché à se définir. Il faut pour le cerner faire confiance à ses détracteurs. Ses membres se sont surtout révélés dans la controverse qu'ils ont provoquée sur de nombreux sujets philosophiques, économiques, politiques, littéraires ou artistiques auxquels ils se sont intéressés. Et surtout dans la colère qu'ils ont déclenchée à leur égard au sein de l'establishment conservateur. Beaucoup des Bloomsberries étaient des porte-paroles de mouvements pacifistes, fortement préoccupés par les questions sociales du moment. Virginia Woolf est rapidement devenue une icône féministe bien au-delà de ses réelles implications personnelles. Pour l'essentiel, la production littéraire de Bloomsbury était révolutionnaire à la fois par la forme et par les sujets traités. Lytton Strachey plus que quiconque a contribué à détruire la notion de rectitude morale telle que l'envisageaient les Victoriens. E.M. Forster, romancier à bien des égards typiquement anglais, a révélé les défauts de l'impérialisme tout en mettant en garde contre les rigidités trop grandes d'une société étouffante pour l'individu. Si l'on cherche à résumer en les simplifiant les contributions disparates de Bloomsbury, on ne peut le faire que par la critique systématique qu'ils formulaient de l'establishment. Révolutionnaires sans prôner la révolution, provocants sans être provocateurs, choquants sans chercher à choquer : des individus libres dans une époque qui ne l'était pas encore, bien décidés à exprimer avec leurs talents divers cette liberté de

EYROLLES

penser. Chacun formulait cette critique à sa manière, sur des modes différents, des tons différents et à travers des médias différents. Mais les racines de leurs sentiments étaient les mêmes.

Biographes et critiques se sont abondamment penchés sur le groupe de Bloomsbury. Beaucoup d'entre eux le présentent comme un pont entre les Victoriens et les Modernes. Comme nous l'avons dit plus haut, le groupe trouve son origine à Londres dans la première décennie du vingtième siècle. Ses membres fondateurs voient donc se dissiper l'état d'esprit et les modes de vie victoriens. Aucun d'entre eux ne savait encore quelle sorte de société nouvelle allait naître de cet effondrement des valeurs anciennes. Pour Virginia Stephen, sa sœur Vanessa et ses frères, de même que pour leurs amis de Cambridge Clive Bell et Lytton Strachey, c'était surtout une époque stimulante, propice au brassage des idées nouvelles, un moment en quelque sorte idéal pour vivre sa jeunesse avec passion. Ils imaginaient sans doute que le monde pouvait être façonné selon leurs désirs et leur manière de penser. Leurs mots d'ordre : la paix mondiale, le progrès de l'humanité, s'ancraient dans une démarche profondément éthique. Pourtant, les membres de Bloomsbury se situaient clairement en dehors des principaux courants de la société anglaise. Leurs plus grandes ambitions étaient contrecarrées par l'establishment conservateur. Mais leurs idées et leurs écrits étaient révélateurs d'un désir de libération et continuent d'influer sur les artistes et les créateurs dans la plupart des médias et des genres.

2013.

EXTRAIT

Maynard Keynes, ou l'introduction du freudisme en économie

Maynard Keynes ne peut se réduire à un théoricien de l'économie. Historien, mathématicien, homme d'Etat, philosophe, il touche l'abstrait et le concret du même élan de pensée. Membre du groupe anticonformiste de Bloomsbury, il intègre des éléments de la pensée freudienne à la science économique, qu'il conçoit comme une science morale subordonnée à l'éthique et à la politique. Toute sa vie, il tente de persuader ses contemporains de la nécessité de réformer la société afin de préserver la civilisation des menaces qui la guettent.

Les manuels d'économie ont fait de John Maynard Keynes un individu poussiéreux et soporifique aux thèses datées et battues en brèche par l'actualité mondialisée. Que retient de lui l'étudiant en économie ? Sa critique du principe classique de la loi de Say selon laquelle l'offre crée sa propre demande ; son analyse des trois motifs de détention de monnaie : la transaction, la détention, la spéculation ; sa loi

EXTRAIT

psychologique fondamentale de la consommation qui définit que toute croissance du revenu engendre un accroissement de la consommation, mais dans une proportion moindre ; son affirmation que les dépenses d'investissement dépendent de l'efficacité marginale du capital ; sa position sur la demande effective soulignant que le chômage peut exister durablement ; enfin, le caractère expansionniste d'une politique de relance keynésienne résumé dans le concept multiplicateur. Tout cela est bel et bon. Mais l'apport de Keynes se limite-t-il à ces quelques théories purement économiques, si brillantes ou si discutables qu'on puisse les considérer selon son option idéologique de base ?

L'influence de Maynard Keynes est attestée en premier lieu, si l'on considère sa carrière d'un angle extérieur, par le fait qu'il est un des rares économistes, avec Karl Marx bien sûr, à avoir donné son nom à un mouvement de pensée. Transformé en idole par ses admirateurs, en épouvantail par ses opposants, il demeure inclassable et surtout, finalement, plus méconnu qu'il ne semble. Qui a vraiment lu sa *Théorie générale* ? Sans doute Keynes souffre-t-il d'un snobisme propre aux milieux économiques : dans une époque qui refuse la mort et l'incertitude qu'elle fait peser sur toute vie, comment admettre la parole de celui qui fut justement le chantre de l'incertitude en économie ?

Une vie maîtrisée

Keynes naît à Cambridge le 5 juin 1883. L'année même de la mort de Marx. Sa famille appartient à la moyenne bourgeoisie. Son père, universitaire

EXTRAIT